

Témoignage de Gaston Papin (15/04/94): J'ai connu Jean Moulin, dès qu'il quitta le ministère de l'air et qu'il fut nommé préfet d'Eure et Loir à Chartres. Il était immédiatement anti-pétainiste, c'est à dire n'ayant pas accepté la défaite. Il voulut tout de suite rejoindre De Gaulle, mais avant, il me fit contacter par l'intermédiaire du colonel Sady-Lecoq, qui était inspecteur général de l'aviation populaire et qui était avec lui au ministère de l'air. Il était également un de mes grands amis, car il avait une propriété en Touraine, et je le voyais très régulièrement lorsque j'étais président de l'aviation populaire prémilitaire de 1936 à 1938. On a commencé, n'ayant pas de réseau à cette époque là, dès 1940, à prendre contact avec le service de renseignement de l'armée de l'air, le S.R.Air de Vichy commandé par le colonel Rodin, qui travaillait pour Pétain et en même temps pour la résistance. Il donnait ce qu'il voulait bien donner à Pétain et le reste passait à Londres. Et pour arriver à avoir des renseignements pour Londres, il avait à faire à des gens comme nous, c'est à dire à des anciens de l'aviation.

D'ailleurs dans l'aviation populaire prémilitaire, à peu près tous ceux qui étaient à des postes de direction ont fait partie de la résistance. Ils sont partis à Londres dans la R.A.F., dans les F.F.L., ou sont restés dans les réseaux intérieurs.

Etant dans le réseau S.R.Air, mon travail consistait à prendre tous les renseignements sur les côtes de Bretagne où les Allemands commençaient à construire des fortifications. Je devais aussi repérer sur les bases aériennes, occupées par les Allemands, l'emplacement exact des avions. Car les avions n'étaient pas à la base même, ils étaient aux environs des bases camouflées sous des feuillages et des tentes et même souvent à plusieurs kilomètres.

L'aviation anglaise ne pouvait pas les voir d'en haut, il fallait donc leur situer exactement les points où étaient ces avions et le matériel de guerre. Dès cette époque, les réseaux n'étant pas encore constitués, les Anglais se trouvant à Limoges ou à Châteauroux, il fallait traverser la ligne de démarcation avec les plans et même avec des agents qui devaient prendre contact avec eux.

Les renseignements que l'on apportait aux Anglais étaient valorisés par eux. C'est à dire que si les renseignements étaient valables, les Anglais les payaient à leur valeur. Si les renseignements étaient en double ou s'ils ne les intéressaient pas, ils ne donnaient rien. Or, pour arriver à maintenir notre groupe S.R.Air, qui travaillait en Bretagne et qui venait de passer en Touraine, ces anciens de l'aviation, civile ou militaire, n'étaient pas très riches. Nous étions quelque fois obligés de leur avancer de l'argent pour leur permettre d'attendre qu'ils puissent avoir des renseignements valables, qui seraient payés à une valeur suffisante pour couvrir leurs frais. Car souvent, ces hommes qui étaient des officiers ou des sous-officiers révoqués par Vichy, n'avaient pas les moyens de le faire bénévolement. Nous, par contre, étant artisans ou industriels, n'avions pas besoin d'être payés. C'est nous qui avançons les fonds pour que nos agents puissent faire leur travail.

Passer la ligne de démarcation était une chose très difficile à faire. Il fallait traverser les champs de topinambours pour se cacher, car sur la ligne, si les feld-gendarmes vous apercevaient, ils vous tiraient dessus et vous aviez peu de chances de vous en sortir vivant. En ce qui me concerne, j'avais obtenu de la kommandantur un ausweis pour la ligne de démarcation, ayant une succursale en zone Libre. A Tours, j'avais une entreprise de mécanique et d'électricité et j'avais donc installé cette succursale, qui n'était qu'une grange avec un peu de matériel, pour obtenir cet ausweis. Je passais des documents dans mon gazogène, camouflés de telle façon que la fouille soit inopérante. Ensuite, il fallait passer nos agents pour qu'ils puissent amener les documents et prendre les fonds que les Anglais leur donnaient. Ceci a marché jusqu'en 1942, car, un jour, un de nos agents principaux en Bretagne, un nommé Drouin, a été arrêté et fusillé. Tout le réseau a été démantelé et comme heureusement cet adjudant-chef Drouin n'a pas parlé, je n'ai pas été arrêté. On a pu continuer à faire du

renseignement, mais comme on était coupé avec notre réseau de Bretagne, je me suis engagé tout de suite dans un autre réseau, qui s'appelait C.N.D.Castille.

Je me suis engagé dans ce réseau car j'avais déjà un de mes camarades de l'aviation populaire, ancien ingénieur instructeur, qui était dans la C.N.D. depuis deux ou trois mois. Comme j'étais resté en relation avec lui et qu'il voulait que nous fassions de la résistance ensemble, je suis rentré dans la C.N.D., dans l'espoir de continuer à faire du renseignement et de pouvoir les passer à Londres. En 1942, il n'était plus question de voir les Anglais en zone libre puisqu'elle n'existait plus. Nous avons, en plus, reçu un ordre formel de Rémy nous interdisant d'avoir des contacts avec les Anglais, car notre résistance était française et qu'elle n'avait rien à voir avec eux. En plus, c'était dangereux de travailler avec les Anglais.

Mais, il était impossible d'avoir un radio, car ceux-ci étaient toujours en Bretagne, à Lille ou à Bordeaux. Et en Touraine, on ne pouvait pas avoir de radios pour passer nos messages. C'est pour cela que j'ai recontacté le colonel Sadi-Lecoite, je savais qu'il était dans un réseau qui s'appelait Andromède. Ce réseau avait des possibilités de faire passer nos messages à Londres. Donc tous les renseignements que j'avais sur l'aviation allemande de la région de Touraine, du Loir et Cher et du Loiret et quelque fois de Bretagne ou de Normandie, je les donnais à Sadi-Lecoite qui venait une fois par semaine chez moi.

Pour moi, ce n'était pas suffisant. J'avais contacté en Touraine plusieurs camarades qui voulait faire de la Résistance, mais pas du renseignement. Ils voulaient faire de la résistance action. Un de ces hommes étaient un ingénieur en chef de la ville de Tours, monsieur Vénien, capitaine de réserve, voulait absolument monter un maquis dans la région avec les jeunes réfractaires du S.T.O.. Mais ils n'avaient aucune armes, à part trois fusils de chasse pour cinquante gars. Il m' avait donc demandé si je pouvais lui procurer des armes. J'avais fait la connaissance d'un Français de l'I.S. qui était opérateur radio. Je l'avais reçu lors d'un parachutage dans les environs d'Amboise. Je l'avais installé en pleine campagne dans une ferme pour qu'il puisse faire ses émissions radio. Il m'a d'ailleurs permis de continuer à passer du renseignement directement, conservant en même temps mes anciennes filières. Ce radio était membre du réseau Buckmaster, son pseudo était Hercule et son vrai nom était Dubois. Nous avons donc commencé à recruter des paysans dans la région, pour faire des parachutages, et des Tourangeaux de divers réseaux, comme C.N.D. ou Turma-Vengeance, qui désiraient profiter des parachutages pour avoir des revolvers ou des mitraillettes. On a donc commencé les parachutages près d'Amboise dans un petit hameau s'appelant Artigny. On a donc fait du renseignement et du parachutage jusqu'en septembre 1943. Hélas le réseau a été complètement démantelé par une femme qui était au courant par son frère, malheureusement un de nos agents, et qui, quand elle a été arrêté, a donné tous les noms de nos agents qu'elle connaissait.

Elle a donné le mien et heureusement, elle ne connaissait pas les hommes que j'avais recrutés. J'ai été torturé pendant trois mois, car les Allemands voulaient mon équipe, je n'ai pas parlé, ce qui a permis à mes agents de continuer leur travail pour la C.N.D., puisque la Gestapo ne les connaissait pas.